

Nicolas Bouvier
Images de l'utilisateur du monde

André Girard

Number 43, March–April–May 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19911ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, A. (1991). Nicolas Bouvier : images de l'utilisateur du monde. *Nuit blanche*, (43), 48–49.

Nicolas Bouvier

Images de l'usager du monde

Exercice de modestie littéraire, le récit de voyage est un art du portrait et de l'instant furtif. Disparaissant derrière ce qui est vu et ceux qu'on côtoie, le voyageur n'apparaît qu'en creux, avec sur son visage le sourire d'une existence rencontrée. Nicolas Bouvier s'est exercé toute sa vie à parfaire cet art au fil de son exploration du monde.

C'est un album d'images, reçu en cadeau, qui va nourrir la grande curiosité de l'enfant Bouvier et éveiller en lui l'attrait des lointains. Les vignettes à colorier portaient des noms de rêve, détaillaient des cartes historiques, montraient des scènes fabuleuses. De Sémiramis à Pasteur, de Stevenson à Lao Tseu et Thomas Morus, chacune comportait une notice qui en quelques lignes donnait plus d'informations que souhaité. Samarcande, Ceylan, Cachemire, autant de lieux, d'arcanes, vers lesquels, un jour — de l'autre côté de ces noms — il faudrait aller.

« L'homme où est l'homme l'homme l'homme
Floué roué troué meurtri
Avec le mépris pour patrie »

Aragon, *Prélude à la Diane française.*

L'usage du
monde,
dessin de
Thierry Vernet

« C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat-ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne envie de tout planter là. Songez à des régions comme le Banat, la Caspienne, le Cachemire, aux musiques qui y résonnent, aux regards qu'on y croise, aux idées qui vous y attendent... Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. »

L'usage du monde, p. 10.

À l'âge de quinze ans, première escapade. Destination : l'Italie. Les recommandations paternelles sont simples, inusitées : rapporter de jolis timbres et surtout, raconter, au retour, ce qui aura été vu. En 1947, nouvelle destination : la Laponie. En 1953, le jeune homme commence, accompagné par le peintre Thierry Vernet, l'itinéraire eurasiatique rêvé depuis des années. Bulgarie, Grèce, Iran, Afghanistan, Pakistan, Inde et Ceylan, où la fièvre retient Bouvier une bonne partie de l'année 1955. Cette même année, il aborde au Japon et ne revient en Suisse qu'en 1957, après avoir exercé un nouveau métier : celui de photographe.

« Le voyage fournit des occasions de s'ébrouer mais pas — comme on le croyait — la liberté. Il fait plutôt éprouver une sorte de réduction ; privé de son cadre habituel, dépouillé de ses habitudes comme d'un volumineux emballage, le voyageur se trouve ramené à de plus humbles proportions. Plus ouvert aussi à la curiosité, à l'intuition, au coup de foudre. »

L'usage du monde, p. 70.

En 1963 paraît son premier récit, *L'usage du monde*. Repris sans grand succès par Julliard en 1965, ce livre est relancé en 1985 par les éditions La Découverte et trouve alors une plus grande audience. Nicolas Bouvier y relate la première partie du voyage vers l'Inde (1953-1954). L'écriture est simple, attentive aux

gens, curieuse d'autrui, tout en évitant soigneusement l'exotisme. Un seul luxe : la lenteur.

De son premier séjour au Japon, suivi de quelques autres, naîtra en 1975 *Chronique japonaise*, reprise en 1989 dans une édition définitive. Par de brèves saisies, alliage d'ethnographie et de prose poétique, cette chronique est toute entière vouée au plaisir de l'instant. Elle détaille les tracasseries du routard et relate, avec beaucoup d'érudition, la genèse du *Zen* et celle de *Kami* (les divinités de l'Origine).

Dans un morceau de village, oublié au cœur de Tokyo ou au *Pavillon des nuages auspicioseux*, les voisinages de ce vagabond littéraire sont tous très amicaux. Nicolas Bouvier lie connaissance facilement, avec les pompiers du village, les moines un peu ivrognes et les acteurs de *Nô*. Et il sait restituer des scènes et des images attachantes, comme celle d'un limonadier qui, dans la pénombre matinale d'une station d'autobus, écoute un récitatif *nô* sur cassette en suivant le texte du doigt tandis que la voisine, marchande de sorbets, lit par-dessus son épaule. À l'opposé des « pâmoisons érudites » qui tuent la culture, *Chronique japonaise* reste une chaleureuse initiation à ce pays énigmatique pour nous, Occidentaux.

« Laisser le temps remonter à la surface »

En 1955, Bouvier est au Ceylan, cette étendue aux reflets de miroirs éclatés qui « suggère plutôt le trou de mémoire » (*Le poisson-scorpion*, p. 17). *Le poisson-scorpion* est un récit poignant, que l'auteur a mis vingt-trois ans à écrire. Sur cette île — « une île est comme un doigt posé sur une bouche » (p. 26) — le climat s'interpose entre le plaisir et le faire. Le voyageur s'établit dans sa cent dix-septième chambre, ouvrant l'œil pour rendre justice aux choses et dressant l'oreille pour déchiffrer la musique qui les fait tenir ensemble. Les journées moites sont entrées dans le texte comme dans un laminoir. Cette île malicieuse a inspiré un livre sur la dégradation et la fermentation, témoignant de l'usure et de l'érosion de la vie.

Vient ensuite le *Journal d'Aran et d'autres lieux*, où l'on retrouve, au côté de l'Irlande, des souvenirs de Corée vieux de vingt ans. Les îles d'Aran se trouvent à quelques encablures de l'Irlande. La violence de la météo atlantique les a placées

sous narcose. À l'auberge où il séjourne, Nicolas Bouvier écoute le récit d'un vieil oncle, qui « chantonne comme bouilloire sur le feu » (p. 45). Il en vient à mieux saisir les bénédictions gaéliques (« cent fois bon retour » et « cent fois bien venu ») qui allègent et aménagent une vie indigente et frugale.

« Il faut laisser à ce qui a été vécu intensément le temps de remonter à la surface, comme la crème sur un bol de lait, de déterminer sa texture, ses rides, ses contours. Il y a alors un grand travail sur les mots qui ne relève pas de la préciosité mais de la fidélité. Rendre justice à ce qui était — disons mieux : au peu qu'on a pu en percevoir. »

« Petite morale portative », dans *Gulliver*, nos 2-3, p. 151.

Renouant avec un genre littéraire autrefois pratiqué par les moines chinois et les bonzes itinérants japonais, Nicolas Bouvier compose des *feuilles de route*. Elles saisissent les moments de bonheur et de tristesse, ces petits riens qui s'agencent et conspirent pour former un climat. La réflexion, le mystère d'une ambiance, l'étrangeté d'une chose vue trahissent une lente alchimie intérieure que l'auteur nomme « sentiment géographique », auquel la fatigue de la marche rend poreux : le langage du lieu, sa gravité, ses protections particulières.

« Dans ces paysages faits de peu je me sens chez moi, et marcher seul, [...] est un exercice salubre et liturgique qui donne à ce peu — en nous ou au-dehors — sa chance d'être perçu, pesé juste, exactement timbré dans une partition plus vaste, toujours présente mais dont notre surdité au monde nous prive trop souvent. » ■

Journal d'Aran et d'autres lieux, p. 64.

par André Girard

Nicolas Bouvier a fait paraître plusieurs titres : *Le poisson-scorpion*, Gallimard, 1982 ; *L'usage du monde*, La Découverte, 1985 ; *Chronique japonaise*, Payot, 1989 ; *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Payot, 1990 ; « Thesaurus pauperum » et « Petite morale portative », dans *Gulliver*, n° 2-3, « L'écriture voyage », 1990.